

"RÉCITAL LÉO FERRÉ"

Diarrhée nihiliste

SA tête du troisième âge est tout à fait au point. La couronne de ses cheveux blancs tombant sur les épaules, encadre son visage comme des oreilles de cocker. Vêtu d'une chemise noire minutieusement débraillée et d'un jean idem, scrupuleusement frippé comme s'il avait couché dans les couloirs du métro. Dame, faut ce qu'il faut !

Pour commencer, il nous applique dans les gencives et les portugaises « La Chanson du mal-aimé », poème fleuve de Guillaume Apollinaire, passablement hermétique, qu'il a mis en musique. La diction et l'incroyable débit de Léo Ferré ne contribuent pas à dissiper l'obscurité. Il faut être boursofflé de vanité ou débousolé, pour infliger cette tartine ésotérique à un public populaire, venu entendre « Jolie Môme », que d'ailleurs il ne chante pas.

Du moins la musique « originale » de Léo Ferré est agréable et ne risque pas de nous dépayser. Il part dans un bain de Debussy et de Ravel, avec « Les jeux d'eau de la Villa d'Este », on retrouve un peu de « La Vie antérieure » de

Duparc... On revient à Debussy avec « Le Clair de Lune », qu'on effleure en quatre mesures, avec un rien de « La Cathédrale engloutie » et un petit coup d'Albeniz au passage... Le tout enrobé de force trémolos dans tous les tons. Du moins, on est tranquille. On sait que Léo Ferré a un goût musical très sûr et qu'il ne prise que les plus grands compositeurs. C'est préférable à la pop music.

On garde de cette sorte d'oratorio l'impression d'une macédoine astucieusement composée. Et puis, un oratorio sibyllin, machicoté, bramé ou chevroté, plus ou moins faux, pendant trois quarts d'heure, c'est un dur moment à passer. Après l'entracte, Léo Ferré condescend à goualer quatorze chansons, anciennes, comme « Pauvre Rutebeuf » dont la mélodie a des accents — ô combien ! — schumaniens, « Quartier Latin », « La Mort des Amants », « Avec le Temps » — beethovénien — « La Mémoire et la Mer »... ou nouvelles, comme l'insolite « T'as de beaux yeux », l'excellente « Ma vie est un slalom », « Le superlatif », etc. Petits couplets de tendresse, de révolte ou d'ironie, riches en trouvailles admirablement ficelées...

Mais le vieux roublard nous attend au tournant. Au moment où l'on pense qu'approche l'instant de lui crier les titres fameux de ces vieilles chansons, il nous assène une interminable proclamation anarchiste, intitulée « Et Basta », de plus d'une demi-heure, un galimatias nihiliste, auquel « Mai 68 », rabaché cent fois sert de leitmotiv, ainsi que le vieux slogan « Ni Dieux, ni Maître », digeste comme un pavé logomachique en carton mâché. Pris d'un délire anarchique verbeux, ce tribun de tréteaux, maniaque de l'invective stérile, furibard et grinçant, braille, s'égosille, s'époumone, en tapant du pied comme un cabot de mélodrame au vieil Ambigu. Et lorsqu'il a fini de vociférer, il sort par le fond.

Ce morceau de grosse colère nihiliste obtiendrait certainement un franc succès d'hilarité s'il n'avait pour effet de plonger les spectateurs dans une douce somnolence, jusqu'à la fin du « récital ».

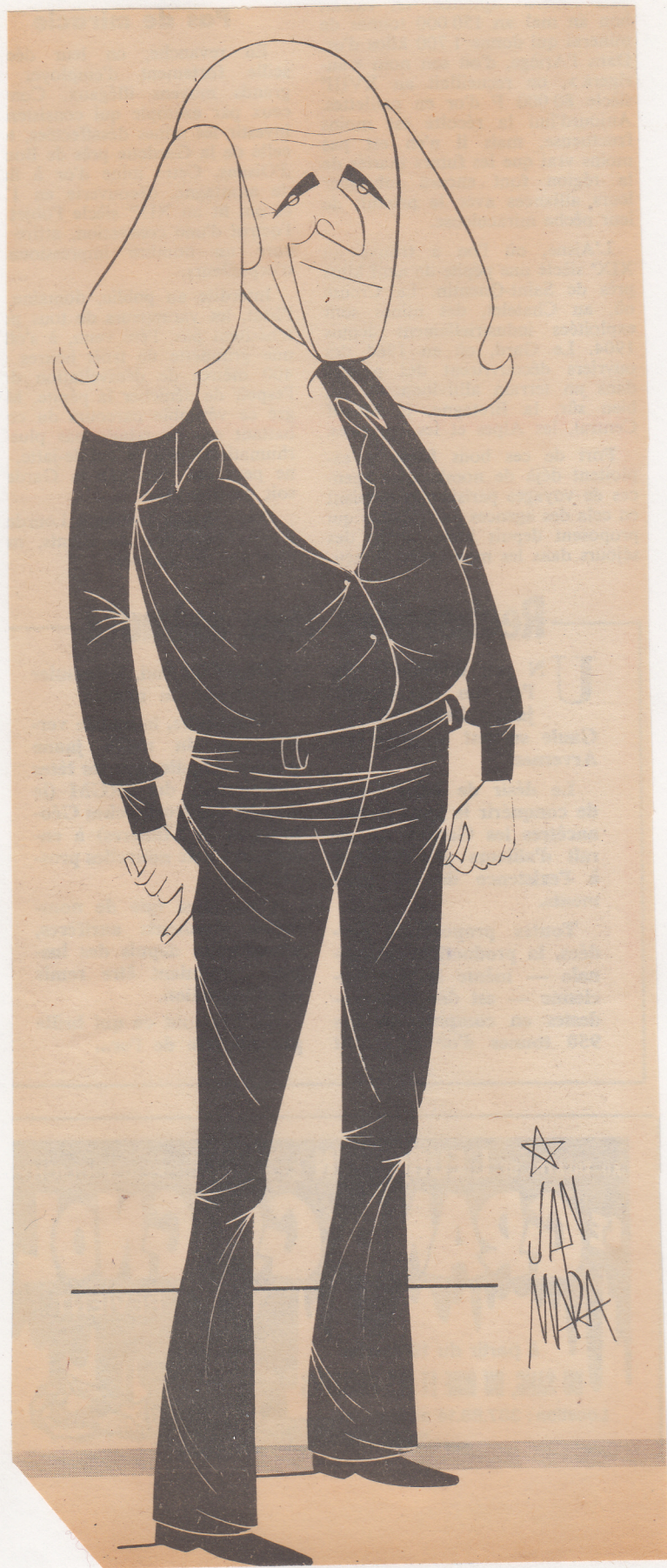
Reste à savoir si le public, qui aura payé son fauteuil 35 F, avalera chaque soir cette diarrhée nihiliste avec la même patience. C'est sans doute le dernier pari-canaille de Léo Ferré.

Mais par Babeuf et Bakouline, je n'oublierai pas de sitôt cette foutue soirée du chauve business de la révolution non stop !

on sort ce soir
MUSIC-HALL

par JAN MARA

Minute du 20 au 26 février 1974



Minute du 20 au 26 février 1974 (2)